

# ARTISTES MARGINAUX ?

JULIE CRENN

**De nombreux artistes font le choix de s'écarter de Paris : qu'en est-il de leurs libertés ainsi que de leurs contraintes ?**

Quand le petit milieu du monde de l'art français voit et pense à travers sa capitale, comment les artistes peuvent-ils travailler sereinement en dehors de ses arrondissements ou de sa proche banlieue ? J'ai envisagé la question d'un point de vue sociologique, en interrogeant une quarantaine d'artistes installés à Orléans, Marseille, Rennes, Nevers, Meisenthal, Nice, etc. Des artistes de tous âges, reconnus ou bien récemment sortis d'une école d'art.

Leurs réponses correspondent avant tout à un choix de vie qui, à n'en pas douter, implique des sacrifices et a des conséquences d'un point de vue professionnel. Toutes les raisons sont invoquées : la famille, les paysages, le besoin de nature, la santé, pouvoir disposer de plus de temps, se rapprocher d'une école d'art où l'on enseigne, se retirer... Trois données rassemblent donc les artistes interrogés : l'argent, le temps et l'espace.

La donnée économique prime, vivre et travailler à Paris est un luxe que la majorité des artistes ne peuvent pas s'offrir. Beaucoup ont tenté leur chance, au détriment de leur travail. « J'ai rôdé quelques mois à Paris, où ma villa Médicis était un squat d'artiste du 20<sup>e</sup> arrondissement. J'ai vite compris que le principal atout pour un artiste est son capital social, plus que son talent, pour reprendre la typologie de Bourdieu ; capital qui s'acquiert dans les grandes écoles et dans ton milieu social d'origine », raconte Erwan Venn, aujourd'hui installé à Châtelleraut. Pascal Pinaud raconte : « Je suis arrivé à Nice en 1985 et n'en suis plus reparti. Très tôt, j'ai installé "mes" ateliers chez de nombreux fournisseurs, souvent des artisans avec lesquels j'entretiens une vraie fidélité. Ils me font gagner du temps, ils connaissent mon travail, j'aurais du mal à retrouver un tel confort, à Paris ou ailleurs. Nice et sa région sont aussi riches d'une telle histoire de l'art, il y a une vraie émulation artistique, tout en étant préservé d'une certaine agitation. Et puis il reste... la Villa Arson<sup>1</sup>. »



Delphine Gigoux-Martin,  
*Autoportrait à l'atelier*, 2011  
Ph. DGM Photographie



Atelier de Pascal Rivet, Brest

Ph. Pascal Rivet

Mais tenter sa chance signifie avant tout trouver un espace de travail. Or, la demande pour un atelier logement implique une aventure longue et périlleuse, dont l'issue n'est jamais certaine. Sans cette solution, l'artiste doit prendre en charge différents loyers selon ses besoins : un logement, un atelier, un espace de stockage, etc. Être seul dans son atelier est également un luxe. La plupart du temps, pour réduire les charges, les artistes travaillent à trois, quatre, voire plus, dans un même espace. « Impossible d'avoir des conditions de vie décentes à Paris et, donc, des conditions de travail sereines », témoigne Carole Douillard, dont l'atelier se trouve à Nantes.

Il ne faut pas se leurrer, éviter Paris à tout prix n'est pas une option d'un point de vue professionnel : la ville apparaît comme un centre névralgique incontournable. De nombreux artistes partagent leur temps entre Paris et une autre ville, soit en ayant deux ateliers, soit en s'organisant des temps de travail ponctuels et réguliers. Cet entre-deux est une manière de se protéger de ce qui est parfois vécu comme une violence inhérente au monde de l'art : être présent, entretenir des relations, se montrer aux vernissages, s'exposer, etc. Faire le choix d'être à Paris à doses homéopathiques permet aux artistes d'entretenir une distance qui s'avère très souvent salvatrice. « Bien sûr, je vois moins d'expositions qu'en habitant Paris, mais le bas coût de la vie me permet de me déplacer régulièrement et d'assister à des événements choisis à Lyon, Paris ou Genève, ou dans d'autres régions. Je me suis aussi retrouvé administrateur d'un centre d'art contemporain en milieu rural, celui de Lacoux, et membre de la fondation Salomon. C'est sûrement dû au fait qu'il y a moins de compétition, de professionnalisation. Ce qui n'est pas forcément un avantage, car le bénévolat, c'est dur à la longue », constate Jean-Xavier Renaud, qui vit et travaille à Hauteville-Lompnes, dans l'Ain.

### LE CHOIX DE LA MOBILITÉ

De plus, les galeries sont rares au-delà du périphérique. Installé à Douarnenez, Bruno Peinado écrit : « Cela n'a pas forcément plu à mes galeristes, j'en ai perdu certains. Mais, entre des vieux jardins sans trop de vie et deux écoles pleines de vie, j'ai désiré ce petit espace qui est devenu ma maison, mon jardin et mon atelier. » Difficile alors pour les

Vidya Gastaldon, *Vue depuis ma maison*, 2017

Ph. V. Gastaldon



artistes de vivre de leur œuvre et de participer à un marché hors de Paris. « Malgré l'amélioration des conditions de visibilité du travail *via* internet et les réseaux sociaux, les inconvénients liés à la reconnaissance nationale restent cependant bien prégnants. Il existe peu de galeries en région qui soient économiquement viables dans le temps et la plupart des collectionneurs achètent ailleurs. Les mêmes personnes qui critiquent le snobisme parisien en province renforcent et valident la position de place de marché de Paris. J'ai toujours eu l'impression qu'il faut pouvoir faire ses armes et ses preuves ailleurs, à Paris ou à l'"étranger", avant d'être reconnu sur son propre territoire », analyse Emmanuelle Leblanc, à Bordeaux. Pour contrer l'inertie et une forme de fatalité, des artistes font le choix de la mobilité. « On a choisi d'être mobiles sur tous les territoires et d'avoir notre refuge chez nous en campagne. Cet équilibre gomme les inconvénients ! Nous avons plus le sentiment d'être nomades et de venir nous ressourcer pour avancer sur nos projets dans notre refuge », précisent Aurélie Ferruel et Florentine Guédon, entre Toulouse, la Vendée et la Normandie.

Robert Filliou disait que « l'art, c'est là où tu vis, c'est là où tu travailles ». De nombreux artistes m'ont confié que, tout en étant conscients d'avoir renoncé à jouer pleinement le jeu du monde de l'art, ils ont trouvé un équilibre. « Je rêvais d'une vie encore plus solaire, hédoniste, spirituelle, solidaire et engagée. Je l'ai trouvée sur un plateau de moyenne montagne dans le Bugey, où j'habite depuis sept ans, dans une ferme complètement isolée en pleine nature », dit Vidya Gastaldon. Lorsque les artistes pensent à travailler ailleurs, leurs regards ne sont pas systématiquement tournés vers Paris. Bien au contraire, ils parlent de Berlin, Bruxelles, Lisbonne, Belgrade ou encore New York. Dès lors, il paraît nécessaire de véritablement déplacer la question de la scène artistique, de penser l'art au sein d'un territoire beaucoup plus global, où la France ne serait finalement qu'une région de l'Europe, la région d'un continent.

<sup>1</sup> Institution nationale dédiée à l'art contemporain qui a l'originalité de réunir un centre d'art, une école supérieure d'art, une résidence d'artistes et une bibliothèque spécialisée.



Régis Perray, *Les Ateliers du Couvent – autoportrait*, Nantes, janvier 2016

Ph. R. Perray



Atelier d'Erwan Venn, Châtelierault  
Ph. E. Venn

Julie Crenn est critique d'art et commissaire d'exposition (*White Blood, Blue Night*, La Traverse, Alfortville, 18 janvier - 3 mars, et *I am what I am*, ici.gallery, Paris, 8 février - 17 mars).